



la colline
théâtre national
les insoumises

main d'Isabelle Lafon

d'après Lydia Tchoukovskaïa,
Virginia Woolf, Monique Wittig
un projet en trois temps d'Isabelle Lafon

du 20 septembre
au 20 octobre 2016
Petit Théâtre

les. insoumises

d'après **Lydia Tchoukovskaïa,**
Virginia Woolf, Monique Wittig

un projet en trois temps d'**Isabelle Lafon**

Deux ampoules sur cinq

inspiré de *Notes sur Anna Akhmatova*

de **Lydia Tchoukovskaïa**

Let me try d'après le *Journal 1915-1941*

de **Virginia Woolf**

L'Opoponax de **Monique Wittig**

avec **Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon,**
Marie Piemontese, Vassili Schémann

du 20 septembre au 20 octobre 2016

Petit Théâtre

Les samedis et dimanches, les trois spectacles sont proposés en intégrale (samedi à 19h et dimanche à 15h), et du mardi au jeudi en alternance: *Deux ampoules sur cinq*, le mardi à 20h, *Let me try*, le mercredi à 20h et *L'Opoponax*, le jeudi à 20h

**coproduction Les Merveilleuses, MC2 : Grenoble,
La Colline – théâtre national, Théâtre national de Toulouse**
avec les soutiens de la DRAC Ile-de-France et de l'ADAMI
Les spectacles bénéficient du dispositif d'accompagnement d'ARCADI
et sont soutenus dans le cadre de la charte d'aide
à la diffusion ARCADI – ONDA.
La compagnie Les Merveilleuses est conventionnée par le ministère
de la Culture et de la Communication (DRAC Ile-de-France).

billetterie 01 44 62 52 52
du lundi au samedi de 11h à 18h30, le jeudi de 13h30 à 18h30

tarifs
en abonnement
de 8 à 15€ la place
hors abonnement
plein tarif 30€
moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15€
jeunes de 13 à 17 ans 10€
plus de 65 ans 25€

Contacts presse

La Colline – théâtre national
15 rue Malte-Brun Paris 20°
Nathalie Godard
01 44 62 52 25 – presse@colline.fr

Cie Les Merveilleuses / Isabelle Lafon
Nathalie Gasser
06 07 78 06 10 – gasser.nathalie.presse@gmail.com

Un soir, Anna Akhmatova dit à Lydia Tchoukovskaïa : *“Mais nous sommes des Insoumises, n’est-ce pas ?”* Et donne le “la” du nouveau cycle *Les Insoumises*. Dans un dispositif simple, original et audacieux, la metteuse en scène adapte des textes littéraires de Lydia Tchoukovskaïa, Virginia Woolf et Monique Wittig. Avec *Les Insoumises*, elle fait résonner, par le biais de l’enfance, de la politique, de la création ou de l’intime, ces trajectoires de femmes libres et actrices de leur destin. Comme si chaque spectacle laissait une trace pour le suivant. Ces personnages de femmes qui furent originales, drôles, libres tout en restant proches, tentèrent chacune à leur façon de franchir une ligne.

“Ce sont les relations qui m’intéressent. Ce qui fait qu’en parlant de quelqu’un, mort ou vivant, on le fait exister : Lydia fait surgir Akhmatova ; on entend Woolf, à travers le regard libre, singulier, curieux que trois femmes portent sur son journal et qui connaissent peut-être mieux son œuvre qu’elle-même ; si l’histoire de Catherine Legrand dans *L’Opoponax* se fait réellement, joyeusement entendre c’est par la relation qu’il y a entre l’actrice et le musicien.”

Isabelle Lafon

Insoumises 1 : *Deux ampoules sur cinq*

inspiré de *Notes sur Anna Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa

adaptation et mise en scène **Isabelle Lafon**

traduction **Bronislava Steinlucht** et **Isabelle Lafon**

avec **Isabelle Lafon** et **Johanna Korthals Altes**

Le spectacle a été créé en décembre 2014 au Théâtre Gérard Philipe –
Centre dramatique national de Saint-Denis

“Mon envie n’était pas de faire un spectacle *sur* Akhmatova et Tchoukovskaïa mais *avec* Akhmatova et Tchoukovskaïa. Pour cela, il faut les éclairer et protéger leurs zones de silence, d’obscurité et restituer la clandestinité de leurs entretiens.”

Lydia Tchoukovskaïa, femme de lettres, arrive pour la première fois chez la grande poétesse russe Anna Akhmatova le 21 novembre 1938. Lydia décide de transcrire ces entretiens avec Anna et de tenir le journal de leurs rencontres quasi quotidiennes qui vont se poursuivre pendant vingt-cinq ans. Nous sommes en pleine purge stalinienne. Anna est alors interdite de publication, son fils est emprisonné dans les camps, le mari de Lydia a été arrêté... Continuer à se parler, c’est se sauver. Prolonger le poème, c’est tenir envers et contre tout. Aussi les deux femmes parlent, de poésie, de littérature, de fourchettes introuvables et plus tacitement de leur époque et du régime. Anna Akhmatova, risquant sa vie en gardant chez elle les poèmes qu’elle écrit, les fait apprendre par cœur à Lydia avant de les brûler.

Pour approcher l’urgence de dire qu’ont connu ces deux femmes, leur clandestinité, leur peur, leur résistance, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes utilisent un dispositif remarquablement simple: assises à une table recouverte de livres, elles apparaissent au bon vouloir des spectateurs qui, équipés de lampes torches, les éclairent. La mission confiée à l’auditoire consolide son écoute, qui renforce à son tour la portée du dialogue entre les deux femmes. C’est le théâtre qui jaillit, dans ce qu’il a de plus élémentaire et irremplaçable: une parole qui prend son sens d’être éclairée et entendue par ceux venus la recueillir en silence.

“Les pierres hurlent, les roseaux se mettent à parler et vous dites que les gens ne voient pas, n’entendent pas! Ce n’est pas vrai, ils ont fait semblant. Ils avaient tout intérêt à faire semblant, devant les autres, devant eux-mêmes. Mais vous, vous aviez tout compris, déjà à l’époque.” Anna Akhmatova

Lydia Tchoukovskaïa

Notes sur Anna Akhmatova, trad. Bronislava Steinlucht et Isabelle Lafon, Éditions Vremia

*Et là où l’on fabrique les rêves
Il n’y avait plus pour nous de choix
Il n’y en avait qu’un. Mais sa force
Était comme l’arrivée d’un printemps.*

Anna Akhmatova

Leningrad, traduction Jean-Louis Backes, Éditions Poésie Gallimard, 1960

“Fallait-il noter nos conversations avec Anna Akhmatova ? N’était-ce pas risquer sa vie à elle ? Alors ne rien écrire ? C’était tout aussi criminel... Dans le trouble, je racontais ici plus franchement, là à mots plus couverts... mais tout en reproduisant nos conversations j’omettais ou je camouflais l’essentiel...”

Lydia Tchoukovskaïa

Notes sur Anna Akhmatova, trad. Bronislava Steinlucht et Isabelle Lafon, Éditions Vremia

Anna Akhmatova

Anna Andreevna (1889-1966)

Grande poétesse russe, passe la majeure partie de sa vie à Saint-Pétersbourg (Leningrad). Ses premiers poèmes publiés à l'âge de 22 ans rencontrent un succès immédiat. Interdite officieusement en 1925, elle est mise à l'index jusqu'en 1940, période de la guerre et d'un court retour en grâce ; ses poèmes sont affichés sur les murs de Stalingrad assiégée. En 1946, attaquée par Jdanov, elle est exclue de l'Union des écrivains soviétiques, donc interdite d'édition et de diffusion, mais ses poèmes circulent clandestinement et sa renommée ne faiblit pas. Après le rapport Khrouchtchev en 1956, elle est de nouveau publiée, mais le poème *Requiem* dédié à son mari, son fils et à toutes les victimes du stalinisme, n'est toujours pas publié dans son pays.

Anna Akhmatova s'est mariée trois fois. Son premier mari, Nikolaï Goumilev, poète et cofondateur du mouvement acméiste avec Anna et Ossip Mandelstam, est fusillé en 1921, il a 36 ans. Son troisième mari, Nikolaï Pounine, est déporté et meurt en camp durant les purges. Quant à son fils, Lev Goumilev, il est arrêté à trois reprises et passera plus de dix années en déportation.

À soixante-quinze ans elle fut autorisée, pour la première fois depuis la révolution, à se rendre à l'étranger.

Lydia Tchoukovskaïa

Lydia Korneeva (1907-1996)

Fille du célèbre écrivain et critique Korneï Tchoukovski. Femme de lettres, écrivain et critique spécialisée dans la littérature pour enfants. En 1938 son mari est arrêté et fusillé immédiatement. Tenue dans l'ignorance de sa mort, Lydia ne l'apprendra que des années plus tard. Elle-même échappe à l'arrestation en quittant Leningrad, contrainte de rester sans travail. En 1939 elle écrit *Sophia Petrovna*, un roman traitant d'une citoyenne soviétique exemplaire dont la vie bascule à l'arrestation de son fils. Ce texte secret, écrit au péril de sa vie pendant les purges, restera un document unique sur l'année 1937. *Sophia Petrovna* et son roman *La Plongée* tiré de ses souvenirs de guerre n'ont été édités en Russie qu'à la fin des années 80. Ses lettres ouvertes aux journaux soviétiques, pour la défense d'intellectuels comme Soljénitsine et Sakharov, jamais publiées, mais diffusées en sous-main, lui ont valu une grande popularité et son exclusion de l'Union des écrivains soviétiques.

Insoumises 2 : *Let me try*

d'après le *Journal* 1915-1941 de **Virginia Woolf**

mise en scène **Isabelle Lafon**

traduction **Micha Venaille**

assistante à la mise en scène **Marion Canelas**

lumière et espace scénique **Marion Hewlett**

avec la collaboration de **Patrice Lechevallier**

costumes **Agathe Mélinand et Nathalie Trouvé,**

réalisés dans les ateliers du Théâtre national de Toulouse

avec **Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon, Marie Piemontese**

Le spectacle a été créé en mars 2015 à la MC2 : Grenoble

Virginia Woolf voulait dans son journal, (1915-1941) "saisir les choses avant qu'elles ne se transforment en œuvre d'art". Un pari à fleur de peau où alterneront réflexions sur son travail, doutes, descriptions féroces et pleines d'humour de ceux qui l'entourent, moments saisis dans le vif d'une discussion ou à la vue d'un paysage... très discrètement sa "folie", ses rapports avec Léonard... des réflexions bouleversantes sur l'écriture. Exigence extrême, pudeur, descriptions à fleur de peau de personnes, de lumières, interrogations, colère, peur, enthousiasme... Il y a dans ce journal l'idée de se sentir libre d'essayer sans le cacher, de toucher l'intime sans jamais s'avachir sur ses intimités. Trois femmes sont là devant cette masse, ce journal. Qui sont-elles ? Ce qui les lie visiblement, c'est le rapport très différent de chacune d'elles au *Journal*. Il ne s'agit pas alors d'un journal à trois voix mais bien de trois femmes hantées, attirées, happées par une œuvre. Laquelle est Virginia Woolf ? Que font-elles là ? Se connaissent-elles ? Ou peut-être préparent-elles un spectacle sur le *Journal* de Virginia Woolf ?

Mardi 19 juin 1923

Mais moi, qu'est-ce que je ressens à propos de mon travail d'écrivain – c'est-à-dire ce livre, oui, *Mrs Dalloway*, si c'est bien son nom? On doit écrire à partir des sentiments les plus profonds. Est-ce mon cas? Ou est-ce que c'est seulement à partir des mots que j'aime tant, que je crée?

Non, je ne crois pas. Pour ce livre, j'ai déjà presque trop d'idées. Je veux tout dire sur la vie et la mort, la raison et la folie ; je veux critiquer le système social, et montrer son fonctionnement, dans toute son implacabilité – mais là, peut-être que je pose un peu. J'ai l'impression de m'être dépouillée de toutes mes robes de bal et de me tenir debout, nue, ce qui, si je me souviens bien, était fort agréable. Est-ce que ce sont de profondes émotions qui ont donné naissance à *Mrs Dalloway*? Mais il y a aussi le problème des personnages. Les critiques disent que je ne sais pas en inventer – ou que je ne l'ai pas fait dans *La Chambre de Jacob* – qui existent vraiment. J'en conviens : "C'est vrai. Je n'ai peut-être pas le don de "réalité". J'immatérialise, en grande partie volontairement, car je me méfie de la réalité – de sa banalité."

Mais allons plus loin. Ai-je le pouvoir de retranscrire la vraie réalité? Ou est-ce que je n'écris que des essais sur moi-même? Même si je réponds à ces questions dans le sens le moins favorable, il ne m'en reste pas moins ce profond désir d'écrire.

Pour en revenir à *Mrs Dalloway*, j'ai le pressentiment que ça va être une terrible bataille. Le thème est si singulier, si puissant. Je suis constamment obligée de puiser dans ma propre substance pour m'y adapter. J'aimerais y travailler avec acharnement, à toute vitesse, sans jamais, jamais m'arrêter. Inutile de dire que c'est impossible. Dans trois semaines, je serai à sec.

The Diary of Virginia Woolf, traduction Micha Venailles, Édition Harcourt Brace

Virginia Woolf (1882-1941)

Elle est une petite fille fragile qui ne pourra suivre ses études normalement. Fille du philosophe et écrivain Sir Leslie Stephen, Virginia est marquée par l'enseignement de son père, érudit et austère, qui encourage sa curiosité intellectuelle. Elle perd sa mère en 1895 puis son père en 1904 et s'installe ensuite à Londres dans le quartier de Bloomsbury. Elle souffre déjà de dépression et se consacre alors entièrement à l'écriture.

À cette époque, elle reçoit dans sa maison un cercle d'amis (Bloomsbury Group), dont Leonard Woolf qu'elle épousera, et Vita Sackville-West, avec laquelle elle entame une liaison qui durera tout au long des années 1920. Après la fin de leur liaison, les deux femmes resteront amies.

Virginia et Léonard ont des liens très forts et fondent ensemble la maison d'édition Hogarth Press en 1917 qui publiera K. Mansfield et une bonne partie de l'œuvre de T. S. Eliot. Elle commence à militer pour le droit de vote des femmes et participera toute sa vie à la cause féministe (*Une chambre à soi*, 1929). En 1922 paraît *La Chambre de Jacob*, texte novateur qui tente de s'éloigner des canons de la narration (influence de Proust et de Joyce).

Son style est constitué de voix intérieures, de rythmes poétiques, d'envolées lyriques. Elle se révélera comme une des grandes voix sensibles de la littérature avec ses deux romans suivants, *Mrs. Dalloway* et *La Promenade au phare*, publiés respectivement en 1925 et en 1927. Son roman *Les Vagues* lui donne une

reconnaissance auprès du grand public.

Également critique, elle dissèque les œuvres de Wells ou de Galsworthy. Régulièrement en proie à de graves crises dépressives, elle se sent devenir folle.

Elle poste son dernier manuscrit *Entre les actes* puis dépose, le 28 mars 1941, une lettre sur le bureau de son mari où elle annonce son suicide (elle se jettera dans la rivière Ouse près de sa maison dans le Sussex). Elle lui écrit : "J'ai la certitude que je vais devenir folle : je sens que nous ne pourrions pas supporter encore une de ces périodes terribles. Je sens que je ne m'en remettraï pas cette fois-ci. Je commence à entendre des voix et ne peux pas me concentrer. Alors je fais ce qui semble être la meilleure chose à faire. Tu m'as donné le plus grand bonheur possible... Je ne peux plus lutter, je sais que je gâche ta vie, que sans moi tu pourrais travailler."

Insoumises 3 : *L'Opoponax* de Monique Wittig

mise en scène **Isabelle Lafon**

avec **Isabelle Lafon** et **Vassili Schémann** à la batterie

Le spectacle a été créé en juillet 2015
à La Belle Scène Saint-Denis – festival d'Avignon

L'Opoponax a paru aux Éditions de Minit, 1964.

"Tu dis qu'il n'y pas de mots pour décrire ce temps, tu dis qu'il n'existe pas. Mais souviens-toi. Fais un effort pour te souvenir. Ou, à défaut, invente". Monique Wittig

"Mon Opoponax, c'est l'exécution capitale de quatre-vingt-dix pour cent des livres qui ont été faits sur l'enfance. C'est la fin d'une certaine littérature et j'en remercie le ciel."

Marguerite Duras, postface de *L'Opoponax*

L'Opoponax commence au premier jour de Catherine Legrand dans une école dirigée par des religieuses à la campagne, elle a environ 5 ans. Le livre se termine alors que Catherine Legrand est interne, adolescente ; elle a grandi, elle doit avoir 14 ans. Rien dans le livre ne dit explicitement quand Catherine Legrand grandit.

On suit cela. On est avec Catherine Legrand comme une caméra pourrait filmer à hauteur de visage la petite fille qui entre dans cette école religieuse et, au fur et à mesure, se rehausserait pour toujours rester à hauteur du visage de l'enfant qui grandit. On est très près de ce qu'elle rencontre, de ce qu'elle voit : la campagne, l'école, les sœurs, les autres enfants.

Mais ce n'est pas tant l'histoire racontée que l'écriture même de Monique Wittig qui nous propulse dans ce monde.

Le "on" est omniprésent dans le texte comme si ce "on" nous incluait et nous obligeait à entrer dans l'histoire par la langue de l'enfance, par cette langue qui débusque tout à mesure qu'elle le voit. "On" est entraîné avant même de se demander quel âge a Catherine Legrand. En quelle classe est-elle ? On le sait comme

secrètement, on le sait par ce qui est vu et décrit par Catherine Legrand. On s'imagine que c'est peut-être nous qui manions la caméra.

"On", c'est Catherine Legrand, c'est Valérie Borge, c'est Denise Causse, c'est Vincent Parme, c'est Anne-Marie Losserand ou Laurence Bouniol, c'est Madame La Porte (qui a un chignon), c'est Mademoiselle, c'est tout ce monde qui est nommé et qui surgit par le fait même d'être nommé. N'est-ce pas aussi le propre du théâtre que de nommer pour faire apparaître ?

"C'est celui qui dit qui est", disent les enfants dans la cour de récré et la langue de Monique Wittig procède de cette façon. Dire ce texte, c'est déjà le jouer et se laisser entraîner au triple galop par la langue de l'auteur. C'est une machine de guerre qui vous entraîne, on n'a pas le temps de jouer les personnages évoqués et, si on accepte de la suivre, ça se joue tout seul. Il suffit de la laisser parler, d'en saisir le rythme et, sans se poser la question de l'incarnation, on est Catherine Legrand, on est Mademoiselle face à Catherine Legrand, on est le soleil qui se couche...

Comme dans les cours de récréation où on fait les plus grands, les plus joyeux, les plus violents "voyages" avec un simple morceau de craie, ici ce sera un batteur, un micro, une comédienne. Un récital. La batterie donne le rythme du récit, le provoque pour donner la chance à Catherine Legrand, au paysage, à la campagne, aux événements, d'apparaître et de disparaître. Juste cette utopie.

On entend que Denise Causse dit, l'opoponax c'est Catherine Legrand. Anne-Marie Brunet Valérie Borge Marielle Balland Sophie Rieux Julienne Pont Marie Démonne Anne Gerlier Laurence Bouniol Marguerite-Marie Le Monial Marie-José Broux se tournent vers Catherine Legrand et la regardent. Catherine Legrand devient toute rouge et fait non avec la main puis elle éclate de rire et Valérie Borge qui la regarde dit, non ce n'est pas Catherine Legrand. Marguerite-Marie Le Monial dit qu'on peut torturer tout le monde jusqu'à ce qu'on sache qui est l'opoponax. Manche Balland Nicole Marre et une autre, peut-être Denise Causse, disent que c'est une bonne idée. Valérie Borge dit que dans ce cas il faut commencer par Marguerite-Marie Le Monial étant donné que c'est elle qui a eu cette idée et que d'ailleurs ce n'est pas malin parce que tout le monde va dire qu'il est l'opoponax.

Monique Wittig

L'Opoponax, éditions de Minuit, 1964

Monique Wittig

(1935-2003)

Monique Wittig est née en 1935 en Alsace. Dans les années 1950 elle arrive à Paris et fait des études à la Sorbonne. Son premier roman, *L'Opoponax*, publié par les éditions de Minuit en 1964, attire l'attention des critiques alors qu'il gagne le Prix Médicis dont le jury se compose de Nathalie Sarraute, Claude Simon et Alain Robbe-Grillet.

En mai 1968, Wittig s'engage dans le mouvement de révolte étudiant et ouvrier. Comme d'autres militantes, elle s'aperçoit très vite que les têtes pensantes du mouvement ne veulent pas partager avec elles leurs fonctions de leader. Elle devient alors l'une des premières théoriciennes et activistes du néo-féminisme. C'est dans ce contexte qu'elle termine *Les Guérillères* qui sera publiée en 1969. En mai 1970, Wittig co-publie un des premiers manifestes du mouvement féministe français. Pendant les années 1970, elle se retrouve au cœur des mouvements féministes et lesbiens radicaux qui émergent en France. Elle fonde ainsi des groupes tels les Petites Marguerites, les Gouines rouges et les Féministes révolutionnaires. À partir de ces années-là, l'œuvre de Wittig s'inscrit dans un dialogue critique entre la théorie et la littérature.

En 1973, elle publie *Le Corps lesbien* et en 1976, avec son amante Sande Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*. En 1976, Wittig et Zeig déménagent aux États-Unis.

C'est aux États-Unis que Wittig commence à écrire la plupart de ses

essais théoriques dont *The Straight Mind*, *La Pensée straight* dans sa traduction française) et la parabole (*Les Tchiches et les Tchouches*), elle expose les rapports entre le lesbianisme, le féminisme et la littérature. Wittig traduit ses essais du français à l'anglais et vice-versa, son œuvre devient bilingue.

Durant les années 1980, elle revient à la fiction et plus particulièrement au théâtre. Sa pièce, créée et montée avec Zeig, d'abord en anglais comme *The Constant Journey* (1984) et ensuite à Paris comme *Le Voyage sans fin* (1985) reprend, dans une version lesbienne, l'histoire de Don Quichotte. Son dernier roman, *Virgile*, reprend le motif de *La Divine Comédie* de Dante, mais dans ce cas l'enfer, les limbes et le paradis se situent à San Francisco ! Aux États-Unis, Wittig travaille comme professeur invité et écrivain en résidence dans plusieurs universités américaines. Elle obtient son doctorat avec une thèse intitulée "Le chantier littéraire" sous la direction de Gérard Genette. Elle devient professeur de français et d'études féministes à l'Université d'Arizona en 1990.

En 1994, elle écrit sa première œuvre de fiction en anglais, *The Girl*. C'est cette fiction qui nourrit le scénario pour le film éponyme réalisé par Sande Zeig. Pendant la décennie 1990, Wittig prépare la publication de ses nouvelles dans une collection intitulée Paris-la-Politique (1999) et la traduction de *The Straight Mind* en français, *La Pensée straight* (2001). Monique Wittig meurt brutalement en janvier 2003 d'un infarctus.

Les Merveilleuses

par Isabelle Lafon

L'équipe : Marion Canelas, Servane Ducorps, Patrick Gufflet, Marion Hewlett, Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon, Patrice Lechevallier, Judith Périllat, Marie Piemontese, Marion Pranal, Daniel Schémann, Vassili Schémann.

Le mot "merveilleuses" a pour moi l'odeur des vents contraires (des élans, des marées...). Les Merveilleuses, c'était au XVIII^e siècle, au lendemain de la Révolution, le nom donné à ces femmes qui avaient une façon particulière de s'habiller. J'imagine, une façon de s'habiller un peu différente de ce que l'on attend. Glenn Gould, en parlant de la modernité, dit "qu'elle ne se situe pas dans le bruit, comme celui que font les lois qu'on brise [...] mais dans la subtilité, celle avec laquelle on pose des prémisses différentes de celles qu'on attendait de vous." Être là où on ne s'attend pas, où l'on ne vous attend pas.

Créer une compagnie, au-delà de la nécessité administrative, c'est lancer une pensée, c'est tenir son cap et inventer pour chaque spectacle la bonne posture. Le fil que je tire pour chacun probablement les relie. Les textes sont des phares qui éclairent fugitivement des routes, des directions, des endroits inexplorés. À nous de les saisir.

J'aime l'idée du temps, temps de la répétition, temps de la représentation. Revenir sur un

spectacle comme un musicien sur sa partition. Les spectacles sont toujours là, amarrés au port et toujours prêts à partir au large...

La compagnie, je n'y suis pas seule et ceux qui m'entourent sont les regards vigilants sans lesquels mon travail ne peut avancer. J'ai l'impression que les textes que je choisis de mettre en scène me regardent autant que je les regarde et c'est ainsi que nous avançons... et que nous continuerons d'avancer.

Isabelle Lafon

Formée aux ateliers de Madeleine Marion elle a joué sous la direction de Marie Piemontèse (*Phèdre le matin*), de Chantal Morel (*Les Possédés* de Dostoïevski), de Guy-Pierre Couleau (*La Chaise de paille* de Sue Glover). Elle a également joué dans des mises en scène d'Alain Ollivier (*Toute nudité sera châtiée* de Nelson Rodriguez), Thierry Bédard (*L'Afrique fantôme* de Michel Leiris et *Pathologie verbale*), Daniel Mesguich (*Tête d'Or* de Claudel), Marc-Henri Boisse (*Les Crimes banals pour motif de peu d'intérêt* d'après *Macbeth* de Shakespeare), Michel Cerda (*Nuit bleue au cœur de l'Ouest* de James Stock) et Gilles Blanchard (*Saluer Giono, Aimée* de Marguerite Anzieu). Artiste associée au Théâtre Paris-Villette, elle a mis en scène et adapté pour le théâtre *Igishanga* d'après *Dans le nu de la vie - récits des marais rwandais* de Jean Hatzfeld, *Journal d'une autre* d'après *Entretiens avec Anna Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa, *Une mouette* de

Tchekhov. Elle a également adapté et mis en scène *La Marquise de M****, de Crébillon fils. Elle joue également dans chacun de ses spectacles. Elle a réalisé un moyen métrage *Les Merveilleuses* en sélection fiction – festival de Pantin 2010. Elle travaille actuellement à l'écriture d'un long métrage *La Femme aux lèvres bleues*.

Dans le Grand Théâtre Seuls

texte, mise en scène et jeu **Wajdi Mouawad**
du 23 septembre au 9 octobre 2016

Prochains spectacles

Angelus Novus AntiFaust

mise en scène **Sylvain Creuzevault**
du 2 novembre au 4 décembre 2016
Grand Théâtre



Disgrâce

d'après le roman de **John Maxwell Coetzee**
mise en scène **Jean-Pierre Baro**
du 3 novembre au 3 décembre 2016
Petit Théâtre

la colline
théâtre national

www.colline.fr

01 44 62 52 52

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e

les **Rockuptibles**

Le Monde

philosophie
MAGAZINE

Causette